

Essai

Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Laurent Laplante, Michel Peterson, Pierre Rajotte et Jean-Pierre Tusseau

Numéro 129, hiver 2012–2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68243ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, G., Bernard, M., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Laplante, L., Peterson, M., Rajotte, P. & Tusseau, J.-P. (2012). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (129), 47–53.

Interdit au Maroc, le Québec des Français



Catherine Graciet et Éric Laurent LE ROI PRÉDATEUR

MAIN BASSE SUR LE MAROC

Seuil, Paris, 2012, 215 p. ; 29,95 \$

Son père, Hassan II, avait eu à subir la forte tempête déclenchée par la publication en 1990 du livre-choc du journaliste Gilles Perrault, *Notre ami le roi*, portant sur les terribles violations des droits humains commises au Maroc et sur l'absolutisme régnant dans le pays.

Comment Mohammed VI, actuel roi du Maroc, depuis 1999, composera-t-il avec les révélations contenues dans *Le roi prédateur*, ouvrage sans surprise interdit au Maroc ? Car c'est aussi un livre-choc que publient les deux journalistes français, familiers du Maroc (en outre, Éric Laurent avait pu recueillir nombre de confidences de Hassan II, notamment à la fin de son règne de presque 40 ans).

Les auteurs brossent un portrait sans nuance de l'héritier de la dynastie alaouite. Beaucoup moins politique que son père, considéré comme un homme cruel et méprisant, mais rusé et habile à manipuler ses alliés et opposants, M6 (son diminutif au Maroc) s'est plutôt investi dans la sphère économique, faisant du pays sa basse-cour, aux fins de son enrichissement et de celui de sa petite clique de courtisans animée, disent les auteurs, par la servilité et l'avidité.

Un exemple : le roi a des intérêts financiers... dans des entreprises subventionnées par l'État marocain ! « Au Maroc c'est le peuple qui, chaque jour que Dieu fait, enrichit le roi en achetant les produits de ses entreprises. » Et ce, alors que le roi s'attribue – une indécence pour un pays pauvre – un salaire mensuel très supérieur à celui du président américain.

Le livre s'attarde beaucoup aux agissements néfastes des principaux collaborateurs de M6, notamment Fouad Ali El Himma, qui a un rôle plus politique et relatif à la sécurité, ainsi qu'à Mounir Majidi et Hassan Bouhemou, dont le rôle est de veiller à manipuler la vie économique du pays à l'avantage des intérêts pécuniaires du roi. Ces derniers n'hésitent pas à écraser tous ceux qui, même si alliés d'un moment, leur font obstacle, quitte à utiliser une justice servile pour fabriquer de faux procès, bref en pratiquant « cette forme dégradée du pouvoir qu'est l'abus permanent ».

Un des éléments intrigants du livre est la perte d'influence relative de la France auprès de l'actuel trône marocain, une France encore figée dans ses réflexes passés envers un Maroc qui lui était autrefois entièrement acquis, mais qui maintenant se tourne de plus en plus vers les États riches du golfe Persique.

La conclusion du livre sera claire pour plusieurs lecteurs : le Maroc, grand pour-

voyeur d'immigrants pour le Québec, n'ira nulle part si son premier dirigeant, en théorie inattaquable à cause de son statut de « chef des croyants », continue à se placer au-dessus de la mêlée, jouant à la fois le rôle de rentier économique et d'investisseur, et persiste à agir comme un autocrate pouvant écarter à souhait ses opposants et à tordre la justice selon ses intérêts politiques ou économiques du moment. En somme, à mettre ses intérêts personnels en concurrence avec l'intérêt général, dont il a pourtant la responsabilité suprême.

Yvan Cliche

Jacques Bertin LE DÉPANNEUR

LE QUÉBEC DE A À Z VU PAR UN FRANÇAIS

Sylvain Harvey, Québec, 2011,

246 p. ; 16,95 \$

L'éditeur nous prévient que cet ouvrage, à l'usage du voyageur français circulant au Québec, se devait d'être écrit par un Français. Celui-ci n'a pas été choisi au hasard. Il s'agit de Jacques Bertin, chanteur familial du Québec et auteur d'une biographie de Félix Leclerc.

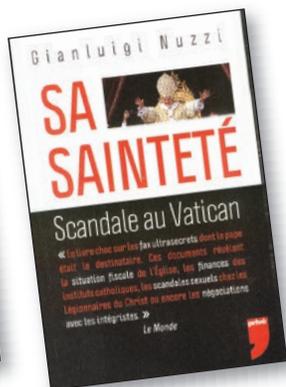
Ce petit manuel pratique, qui fonctionne selon l'ordre alphabétique, ne fait pas double emploi avec les lexiques existants, imprimés (Assimil) ou en ligne (dufrancaisaufrancais.com). Son ambition est tout autre.

Le visiteur trouvera la traduction de termes courants, surprenants à la première audition, comme *baveux*, *bibite*, *la malle*, *être tanné*, *se tasser*..., ne s'offusquera pas qu'une petite fille joue avec sa *catin* ou, qu'en hiver, on lui propose une *paire de claques*.

Au fil de ses déplacements, il trouvera des renseignements sur la géographie du Québec, ses richesses naturelles ou minières (*Asbestos*, *électricité*, *Baie-James*, *Manic*, *pulpe*...), ses réussites industrielles (*Bombardier*, *Hydro-Québec*...), son histoire ancienne (*Acte de Québec*, *Cartier*, *Champlain*, *Patriotes*, *Grande Paix de 1701*...) ou plus récente (*FLQ*, *Octobre 1970*, *Révolution tranquille*...), sur l'organisation politique du pays (Confédé-

commentaires essai

La secours de la France, scandale au Vatican



ration canadienne...).

On lui propose aussi une première approche de la culture québécoise avec, en plus du nom de quelques écrivains et chanteurs incontournables, une invitation à découvrir le *Refus global* ou la Ligue nationale d'improvisation ainsi que des structures gouvernementales comme l'Office québécois de la langue française ou l'Office franco-québécois pour la jeunesse.

À la question : qu'est-ce qu'un Québécois ?, l'auteur répond par une foule de renseignements sur le bilinguisme, le projet de loi 101 et les rivalités entre les gouvernements fédéral et provincial.

Cet ouvrage est conforme à son titre. On y trouve tout ce dont on a besoin. Sensible à la richesse de l'information et à l'humour de l'auteur, l'utilisateur occasionnel en deviendra inévitablement lecteur dans sa continuité.

Jean-Pierre Tusseau

Frédéric Smith

« LA FRANCE APPELLE VOTRE SECOURS »

QUÉBEC ET LA FRANCE LIBRE, 1940-1945

VLB, Montréal, 2012, 296 p. ; 29,95 \$

Fascinant parcours que celui de Marthe Simard. Française d'origine algérienne, elle épouse un médecin québécois. La voilà dans les murs de Québec. Elle est

bientôt immergée dans une société que l'occupation de la France partage entre des allégeances opposées. Les Québécois vont-ils, campés sur leurs traditions cléricales, maintenir leur foi en Pétain ? Souhaiter que la vilaine France de 1789 retrouve ses racines au cri de « Travail, Famille, Patrie » ? Vont-ils plutôt soutenir un obscur général au verbe grandiloquent qui prétend incarner rien de moins que « la France libre » ? Non seulement Marthe Simard choisit le camp de la lutte, mais elle s'emploie à gagner à de Gaulle le soutien du Québec et du Canada. Une effervescente gaulliste de la première heure, Élisabeth de Miribel, établit le contact avec le Québec et le solitaire de Londres. La suite est connue : malgré l'allergie de Roosevelt à de Gaulle et les pusillanimités canadiennes à l'égard de Vichy, l'opinion bascule et opte pour de Gaulle. Dès que surviennent les premiers succès des Alliés en Afrique du Nord, de Gaulle choisit, depuis Alger, l'équipe politique et parlementaire appelée à reconstruire la France. Marthe Simard est de cette équipe : elle est même la première femme à faire partie d'un Parlement français. Ce résumé ne rend pas justice à l'auteur qui, mieux que les historiens européens, a reconstitué cette trajectoire.

Les sources que Frédéric Smith met à contribution feront lever les souvenirs

chez les plus âgés des citoyens québécois. Qu'il s'agisse de Charles De Koninck, du maire Lucien Borne ou de la famille royale autrichienne en exil, un Québec négligé revit. On redécouvre des personnalités dont les mots d'ordre étaient accueillis parfois avec surprise, mais toujours dans l'amitié. Pour diverses raisons, dont certaines d'ordre sentimental, l'universitaire Auguste Viatte donne à ces échanges de vues une place particulière dans ses carnets intimes ; Smith les cite généreusement. Ce dernier lève également le voile sur certains aspects moins glorieux des négociations entre l'opinion québécoise et les divers groupes qui battent le rappel de la Croix de Lorraine : Français de Montréal et de Québec se jaloussent, Henri Bourassa tente d'inverser le courant et de rescaper Pétain, Auguste Viatte et plusieurs de ses proches déversent dans leurs journaux intimes leur mépris pour l'inculture, la bêtise, la lâcheté des Québécois... Là où il y a des hommes, un historien tel que Smith ne pouvait éviter de signaler l'hommerie.

Laurent Laplante

Gianluigi Nuzzi

SA SAINTETÉ

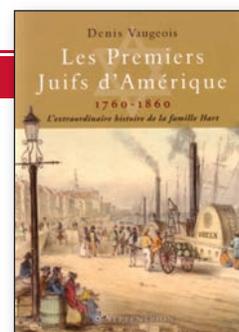
SCANDALE AU VATICAN

Trad. de l'italien par Cyril Laumonier et Nathalie Bouyssès

Privé, Paris, 2012, 348 p. ; 27,95 \$

Gianluigi Nuzzi est auteur et journaliste spécialisé dans les enquêtes sur les scandales judiciaires italiens. Et il s'est déjà intéressé aux scandales du Vatican, dans son essai *Vatican S. A.*, où il était notamment question de blanchiment d'argent et d'utilisation de l'IOR, la banque du Vatican, comme paradis fiscal par des personnalités italiennes et par la mafia. Ce livre s'appuyait sur des documents conservés en secret jusqu'à sa mort par un personnage-clé de l'IOR.

De la même façon, pour *Sa Sainteté, Scandale au Vatican*, Gianluigi Nuzzi a eu accès à des documents confidentiels, cette fois-ci rassemblés par le majordome de Benoît XVI.



Sans les efforts tenaces de quelques-uns, que saurions-nous de la présence juive au Québec : quelques clichés au sujet d'un antisémitisme qui aurait longuement enlaidi le Québec, un vague souvenir au sujet d'un député juif élu au Québec... ? Heureusement, il s'est trouvé quelques audacieux, regroupés autour de la maison d'édition Septentrion, pour étoffer les rappels, démêler les généalogies et décrire une taupinière là où la légende avait vu une montagne. Denis Vaugeois fait partie, comme Pierre Ancil et David Rome, de ce petit cercle de chercheurs résistants.

La famille Hart méritait une place de choix dans leur enquête. Aaron, l'ancêtre, entre au Québec dans les bagages du pouvoir militaire qu'installe la Conquête. Chargé de satisfaire aux besoins de l'armée, il est, plus chanceux ou averti que d'autres, payé en sonnante et durable monnaie. Il en profite pour acquérir de la terre et rêver, dirait la Bible, d'une descendance aussi nombreuse que les grains de sable. Mêlé à tous les types d'activité, il ne s'inquiétera qu'au moment où ses descendants voudront se mêler de politiques.

Le livre de Vaugeois multiplie les angles d'observation. Heureusement, l'auteur est homme à hanter les archives et à faire rendre gorge au moindre document. Au fil des ans et des exhumations, il renouvelle les perspectives au point de devoir nuancer certaines de ses propres hypothèses. Comment s'en étonner ? Les registres juifs pratiquaient le genre discret et la famille Hart aimait utiliser, accoupler et inverser les mêmes prénoms d'une génération et même d'un cousinage à l'autre. Tant mieux si le persistant Vaugeois complète aujourd'hui ce que le jeune Vaugeois osait hier dans le pourtant fiable *Dictionnaire biographique du Canada*.

Deux pans de cette effervescente saga retiennent l'attention. D'une part, il est exact qu'Ezekiel Hart fut élu à deux reprises député de Trois-Rivières, mais tout aussi exact qu'il fut, pour des raisons peu glorieuses, empêché de siéger par ses pairs. Il faudra attendre Papineau pour que l'ouverture d'esprit des électeurs de Trois-Rivières séduise enfin la machine législative. D'autre part, Moses, un des descendants d'Aaron Hart, prêta souvent flanc au scandale (plus de 200 recours aux tribunaux, quelques douzaines de rejetons égarés dans la nature...), mais jamais il n'eut à se plaindre d'un quelconque antisémitisme québécois.

L'iconographie est, contenu et esthétique, d'une rare qualité. Quant à l'historien, même s'il a tendance à disputer l'avant-scène à l'histoire, on lui saura gré d'avoir maintenu pendant un demi-siècle le cap de ses premiers travaux.

Laurent Laplante

Denis Vaugeois

LES PREMIERS JUIFS D'AMÉRIQUE 1760-1860

L'EXTRAORDINAIRE HISTOIRE DE LA FAMILLE HART

Septentrion, Québec, 2011, 383 p. ; 39,95 \$

À propos du contenu de son dernier ouvrage, l'auteur déclare : « [...] vous trouverez [...] des histoires douloureuses, des scandales d'outre-Tibre, des intérêts, des alliances, des jeux de pouvoir et de corruption, des tentatives d'ingérence de cet État et des interventions dans la politique et l'économie de pays tels que l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, entre autres ».

Lorsqu'il est question d'« histoires douloureuses » et de jeux de pouvoir, ce qui est arrivé à M^{gr} Carlo Maria Viganò est marquant. Chargé par le pape de faire le ménage dans les finances du gouver-

norat, il a trop bien réussi et s'est fait des ennemis. Il s'est vu retirer sa mission par le cardinal Tarcisio Bertone, secrétaire d'État du Vatican. La promotion promise en reconnaissance de son travail lui a été refusée et même son poste de secrétaire général du gouvernement lui a été enlevé !

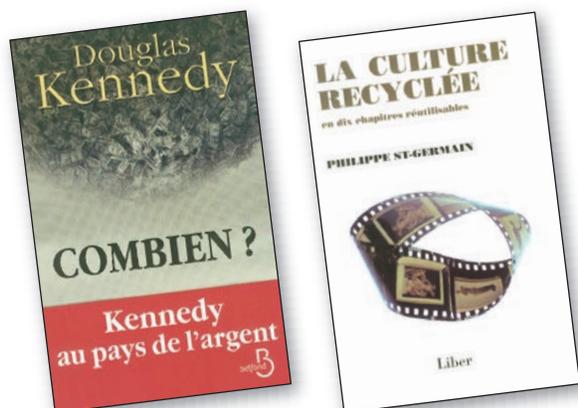
Ailleurs, ce sont des scandales sexuels ou des déclarations explosives de prélats qui sont dénoncés. Dans ces cas, la politique constante du Vatican consiste à taire et, dans celui des sorties controversées, à refuser de condamner.

En somme, *Sa Sainteté* révèle un certain nombre de scandales et de secrets

du Vatican sous Benoît XVI. L'auteur donne cependant beaucoup de détails superflus, ce qui alourdit un peu l'ouvrage. Il plaira tout de même à ceux et celles qui veulent découvrir les dessous de l'institution prétendument sans reproche qu'est le Vatican.

Gaétan Bélanger ►

folie meurtrière, D. Kennedy, « recyclage » culturel



Pierre-Claver Ndacyayisenga
VOYAGE À TRAVERS LA MORT
 LE TÉMOIGNAGE
 D'UN EXILÉ HUTU DU RWANDA
 VLB, Montréal, 2012, 188 p. ; 24,95 \$

On referme ce livre tout admiratif devant la résilience du genre humain. Car ce qu'a vécu l'auteur, et sa famille, est quasi inimaginable pour le citoyen lambda canadien, tout repu de son confort et passant une grande partie de son temps à tenter de le bonifier jusqu'à plus soif.

Fuyant la folie meurtrière qui a cours au Rwanda à partir de 1994 et qui oppose les Hutus extrémistes aux Tutsis et aux Hutus modérés, Pierre-Claver Ndacyayisenga, citoyen d'ethnie hutu, décrit la fuite incroyable de sa famille et de ses proches dans une Afrique centrale presque en tout point similaire à la description de Joseph Conrad dans *Au cœur des ténèbres*.

Un très long parcours donc, parsemé d'embûches innombrables, où la mort par balle ou par maladie n'est jamais loin. Un exil forcé fait de périodes de sédentarité où la survie passe par la multiplication des petits boulots et le marchandage constant dans la promiscuité étouffante des camps de réfugiés, exil marqué par les gestes de trahison et d'entraide, le découragement et le courage.

Au total, des milliers de kilomètres parcourus à pied, en pirogue, de mille

manières, dans un environnement naturel et humain hostile, dont la famille ressort, vivante, par miracle. Elle atterrira au Canada, ici au Québec, aboutissement inouï d'une vie à jamais bouleversée. À preuve, l'auteur admet avec pudeur que son mariage, malgré la complicité de tout instant nécessaire aux nombreuses épreuves, n'y a pas survécu.

Un beau et émouvant témoignage, dont on aurait toutefois apprécié plus de précisions sur l'interprétation personnelle de l'auteur quant au conflit dans cette région, lui qui a sûrement tant à dire sur le sujet. Peut-être à l'occasion d'un prochain livre pour cet historien de formation.

Yvan Cliche

Douglas Kennedy
COMBIEN ?
 Trad. de l'américain par Bernard Cohen
 Belfond, Paris, 2012, 305 p. ; 29,95 \$

Chasing Mammon, la version originale de *Combien ?*, a d'abord été publiée à Londres, en 1992. Il aura donc fallu attendre pas moins de vingt ans avant que paraisse la traduction française. Pourtant, cet ouvrage est toujours d'actualité. Douglas Kennedy ne se trompe pas lorsqu'il écrit : « Oui, Balzac avait raison : considérez n'importe quel couple marié, n'importe quelle famille, et la plupart des drames que vous découvrirez

auront pour ressort l'appât du gain, la soif de s'enrichir ».

Au moment où il a écrit *Chasing Mammon*, Kennedy n'était pas encore le romancier à succès qu'il est devenu. Il était sans le sou et ne s'y connaissait pas en investissements et en marchés des actions. Mais il était curieux à propos de l'argent et de la richesse et déjà fin observateur des pulsions humaines. Les informations qui ont servi de matière première à son essai proviennent d'interviews menées avec des *traders* de diverses places boursières dans le monde. Des marchés financiers aussi disparates que Wall Street et la Bourse de Casablanca, que Singapour et Sydney, que la City de Londres et la nouvelle Bourse de Budapest, celle-ci à peine ressuscitée des cendres du communisme.

Partout, il a été témoin de l'importance accordée à l'argent. La plupart de ses interlocuteurs se targuaient de gagner des revenus élevés aussi rapidement que facilement. Ils n'hésitaient pas à raconter ce que l'argent avait apporté dans leur vie. Mais, parfois, ils parlaient également du prix à payer, du revers de la médaille. Ces confidences amènent l'auteur à affirmer ceci : « L'argent nous définit. L'argent nous tente et nous effraie. L'argent trouble notre sommeil mais nous fait aussi bondir hors du lit chaque matin. L'argent crée la pagaille [...] mais qu'y a-t-il de plus passionnant que l'immense pagaille humaine ? »

Il faut souligner le portrait, fait par Douglas Kennedy, d'un *trader* de Londres qui, après avoir trôné parmi les meilleurs de la City, a tout perdu. Du jour au lendemain, envolés les revenus mirobolants, la résidence somptueuse, la conjointe et les enfants. Il est intéressant de constater que c'est un thème qui reviendra à plusieurs reprises dans ses romans, celui de l'homme ayant connu richesse et succès, et se voyant soudainement tout retirer par un caprice du destin.

Gaétan Bélanger

Hommage à Louky Bersianik

Quel bel hommage à l'inoubliable Louky Bersianik, décédée en 2011, que ce numéro double de *L'Action nationale* qui lui est entièrement dédié. Une trentaine de témoignages d'amour, d'amitié et de respect y ont été rassemblés avec affection par l'écrivaine Andrée Ferretti, qui a piloté le dossier et qui a pu compter sur la collaboration de France Théoret ainsi que de Claire Aubin, sculptrice qui a réalisé le buste de Bersianik (2010) qui orne la couverture de la revue.

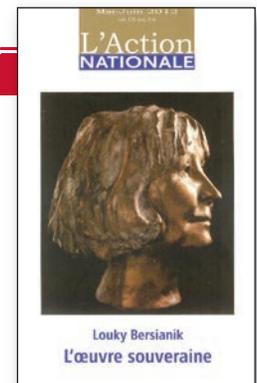
Née à Montréal en 1930, Lucille Durand – ou Louky Bersianik, pseudonyme qu'elle s'était choisi – est principalement connue pour son roman *L'Euguélonne*, publié en 1976 dans la foulée de l'Année internationale de la femme. Considérée comme le premier grand roman québécois d'inspiration féministe, la fresque allégorique est, selon le témoignage percutant de Marie-Claire Blais, « un univers d'images qui chantent et qui provoquent notre pensée, nous forçant à voir autrement les dommages auxquels les femmes de tout temps ont été asservies ».

S'il est vrai que la valeur de Bersianik a été immédiatement reconnue par de grands écrivains tels Hubert Aquin, son éditeur, et Victor-Lévy Beaulieu, et s'il est aussi vrai qu'une version anglaise de *L'Euguélonne* a reçu le prix du Gouverneur général en 1997, « aucune édition critique, aucune éminente distinction » n'a honoré l'œuvre de l'artiste, comme le fait remarquer Andrée Ferretti, qui émet le souhait « que ce dossier contribue à contrer l'oubli dans lequel [...] tombent malheureusement très vite les grandes œuvres de notre littérature ».

Chacun des témoignages, extraits inédits, présentations ou analyses de l'œuvre, aide à saisir non seulement l'originalité et l'universalité avant-gardiste de Bersianik, mais encore les ponts qu'elle avait tendus entre féminisme et séparatisme. « Il était clair pour Louky Bersianik que la progression de l'émancipation des femmes au Québec est intimement liée à l'émancipation nationale », rapporte Claire Aubin, qui la cite par ailleurs : « Et parfois j'enrage à la pensée que je serai apatride jusqu'à ma mort ».

Quelques tendres témoignages masculins, dont « L'hommage à une femme d'une autre planète » de son amoureux Jean Letarte et le magnifique « Dévasté » de son fils Nicolas Letarte, permettent encore une fois de réaliser que de nombreux compagnons de femmes engagées sont à leurs côtés et partagent leur lutte. Et c'est bien ainsi.

Michèle Bernard



Collectif

LOUKY BERSIANIK

L'ŒUVRE SOUVERAINE

L'Action nationale, vol. CII, n^{os} 5-6, Montréal, mai-juin 2012, 216 p. ; 15 \$

Philippe St-Germain LA CULTURE RECYCLÉE

EN DIX CHAPITRES RÉUTILISABLES

Liber, Montréal, 2012, 145 p. ; 20 \$

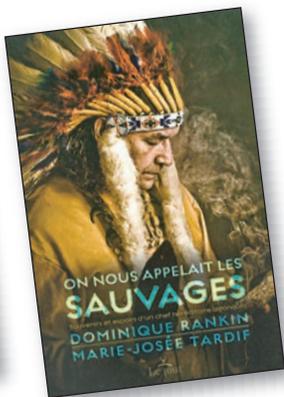
Le recyclage fait dorénavant partie de nos vies. Son importance sur le plan écologique, notamment en ce qui a trait à la préservation des ressources naturelles, n'est certes plus à démontrer. Il en va toutefois un peu autrement de ce qu'on peut appeler le « recyclage culturel », souvent déconsidéré depuis l'époque moderne en vertu d'un idéal de nouveauté et de créativité. Dans son ouvrage, Philippe St-Germain nous invite pourtant à prendre conscience du fait que la culture

est profondément marquée par le recyclage. Son objectif n'est pas de proposer une méthode d'analyse propre à rendre compte de ce recyclage, ni d'effectuer un classement précis des innombrables et subtiles formes qu'il peut prendre, mais plutôt d'aider à mieux comprendre ce phénomène en examinant certaines pratiques à travers lesquelles il se déploie plus particulièrement (par exemple, l'adaptation, la traduction, l'influence, le plagiat, le montage, le portrait et la caricature, la dérivation, le *remake*, la suite, etc.).

Le recyclage culturel n'est pas nouveau, comme le rappelle St-Germain en évoquant « les débuts – grecs – de la phi-

losophie occidentale » et les actualisations mythologiques. Pour ajouter à son illustration, il aurait également pu convoquer l'esthétique classique qui préconisait l'imitation des Anciens. Mais St-Germain centre plutôt son attention sur des formes contemporaines de recyclage qui touchent aussi bien à l'art et à la littérature canoniques qu'à la culture populaire (personnages de bande dessinée, cinéma hollywoodien, etc.), et qui bien souvent mettent à profit la technologie (par exemple, l'échantillonnage musical ou *sampling*). Bien qu'il souligne les problèmes – légaux, moraux – soulevés par le recyclage culturel, St-Germain n'entend ni le condamner ni le promou-

Le roman québécois depuis 1837, chef algonquin



voir. Pour lui, il s'agit avant tout de montrer que « le recyclage a acquis une extension si considérable au fil du temps qu'il constitue désormais un élément incontournable dans toute étude de la culture ». Cela dit, il aurait été intéressant qu'il nous démontre davantage comment ce procédé contribue efficacement à « faire du neuf avec du vieux », à « relancer constamment les œuvres anciennes dans un nouveau circuit de sens », comme le disait Gérard Genette dans *Palimpsestes* (1982). De même, on aurait pu souhaiter que soit davantage abordé ce que Frank Wagner (2002) appelle « la fonction de révélateur culturel et épistémologique » que l'on peut conférer à ce genre de culture recyclée.

Les questions de filiation, d'emprunt, d'influence, d'intertextualité, d'allusion mythologique, d'adaptation, de mémoire, d'héritage, etc. sont depuis longtemps au cœur des études sur la culture. Or, St-Germain aborde de façon originale ces questions à l'aide d'un concept actuellement bien établi dans les consciences sur le plan environnemental. Autrement dit, si par définition recycler signifie soumettre un élément à un autre usage que celui qu'il avait initialement, on peut dire que l'ouvrage de St-Germain recycle le concept. L'idée est intéressante, mais elle reste sans doute à développer.

Pierre Rajotte

Michel Biron LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Boréal, Montréal, 2012, 127 p. ; 12,95 \$

Cosignataire en 2007 d'une importante *Histoire de la littérature québécoise*, Michel Biron présente ici une synthèse du seul roman québécois depuis 1837 jusqu'à aujourd'hui. L'essayiste fait d'abord état de la vogue du roman historique au XIX^e siècle et de son élargissement au roman de mœurs et d'aventures, puis considère le roman à thèse qui a fleuri dans les œuvres de Patrice Lacombe, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Antoine Gérin-Lajoie, Honoré Beaugrand et Jules-Paul Tardivel. *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père et *Angéline de Montbrun* de Laure Conan font dans ce contexte figure d'exceptions. Le réalisme paysan des romans de Louis Hémon, Claude-Henri Grignon, Ringuet et Germaine Guèvremont et le réalisme urbain des « romans de l'individu » de Gabrielle Roy, André Langevin et Roger Lemelin sont ensuite l'objet principal respectif des chapitres II et III. La période qui va de 1960 à 1980 connaît la transformation la plus spectaculaire dans l'histoire du roman canadien-français, depuis lors appelé québécois : la déconstruction de l'écriture dans les machines textuelles de Jean-Marie Poupard, Nicole Brossard et Louis-Philippe Hébert et les jeux formels de Gérard Bessette, Jacques Godbout, Hubert Aquin, Jacques Ferron, Marie-Claire Blais et Réjean Ducharme

sont le signe d'une inventivité à laquelle s'ajoutent une dimension politique et la pratique de l'autoréflexivité. Le cinquième et dernier chapitre examine le décentrement du roman québécois contemporain, vérifiable dans la diversité nouvelle des œuvres, l'absence de voix dominantes (bien que s'imposent celles de Jacques Poulin ou de Michel Tremblay), l'envahissement du cinéma, de la télévision et d'Internet aux dépens de la littérature, l'effacement du personnage... « Le roman québécois moderne s'invente [et] se réinvente sans cesse », conclut Michel Biron, avant de traiter en appendice du rôle joué par la critique et du dialogue qu'elle a établi avec les romanciers.

Quoique brève, la synthèse de l'essayiste tient compte des auteurs canoniques (conformistes ou atypiques) et des œuvres phares de la littérature romanesque québécoise. Au fil des pages elle touche à plusieurs sujets particuliers, telles la vogue du roman-feuilleton, la prégnance du contexte national et du propos identitaire, la littérature migrante, les traductions... Michel Biron fait au surplus des rapprochements pertinents et propose à l'occasion des formules accrocheuses en évoquant par exemple la « partition à plusieurs voix » des *Fous de Bassan* d'Anne Hébert ou la « fable œcuménique » de *Life of Pi* de Yann Martel. Malgré la justesse générale des jugements, commentaires et résumés de Michel Biron, le lecteur peut parfois ne pas souscrire à certaines observations. Joseph Marmette est-il vraiment « l'auteur le plus habile » du XIX^e siècle ? Le roman québécois est-il « presque toujours étudié en fonction de son contexte social et surtout national » ? Et, bien que toute synthèse engendre forcément des exclusions, pourquoi ne pas accorder ne serait-ce qu'une ligne à des romanciers comme Eugène L'Écuyer et Joseph Doutre, au XIX^e siècle, ou Jean-Yves Soucy, Madeleine Monette, Hélène Ouvrard et Louis Caron, au XX^e ? Ces « détails » mis à part, *Le roman québécois* de Michel Biron constitue dans l'ensemble un outil de référence autorisé et fiable.

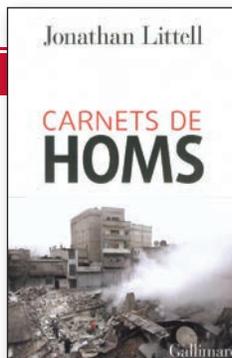
Jean-Guy Hudon

Syrie : une guerre sale

Inspiré par son amie Manon Loizeau, qui tournait un documentaire en Syrie en 2011, Jonathan Littell veut lui aussi « comprendre » l'incommensurable dimension de la cruauté de Bachar al-Assad. Pour des raisons géostratégiques, ce digne héritier des plus sanguinaires dirigeants de la planète n'hésite pas à tuer ceux de son peuple qui tentent de faire obstacle à sa folie.

Rédigé sur le terrain lors de son voyage clandestin éclair en janvier 2012, juste avant que ne soit perpétré le massacre de Homs, ce journal frappe par un mélange subtil de rigueur documentaire et d'impressions subjectives. Par fines touches, Littell fait ressortir certains des enjeux humains de cette situation hétérogène mettant en scène différentes confessions que le régime, soutenu par les alaouites, travaille à mettre en opposition. Ponctué par l'évocation de ses propres rêves, l'observation est tranchante. Un jeune homme travaillant pour l'Armée syrienne libre, qui combat l'armée régulière (celle des Assad), compte les munitions dans des caisses israéliennes destinées à des chargeurs d'armes russes... Alors que les femmes peuvent être très visibles dans les manifestations des quartiers « libéraux », elles disparaissent dans celles tenues dans les quartiers plus « conservateurs ». L'intérêt de l'être humain l'emportant sur tout, le prix des produits de base et des médicaments a bien sûr augmenté de 100 à 120 %. Les crimes contre l'humanité se multiplient, le gouvernement du pays de Cham pouvant agir en toute impunité. Pour les bourreaux, la torture est devenue un mode de vie : ils ne cherchent pas à obtenir de l'information, ils se contentent d'insulter leurs victimes. Les enfants sont surveillés : on les questionne sur les chaînes de télé qu'écoutent leurs parents. Les activistes (présentés par le régime comme des terroristes) ont beau armer YouTube et Facebook d'images des atrocités, rien n'y fait, l'indifférence est générale, même si les « insurgés », qui ne veulent pas d'un djihad, demandent depuis des mois une intervention de l'OTAN, impossible à cause de la Russie.

Une autre guerre sale, un autre nettoyage ethnique, qui bénéficie non seulement du soutien de la mafia russe de Vladimir Poutine et de quelques autres, mais également de la déroute des démocraties occidentales, chaque jour plus autoritaristes.



Michel Peterson

Jonathan Littell

CARNETS DE HOMS

Gallimard, Paris, 2012, 256 p. ; 29,95 \$

Dominique Rankin

et Marie-Josée Tardif

ON NOUS APPELAIT LES SAUVAGES

SOUVENIRS ET ESPOIRS

D'UN CHEF HÉRÉDITAIRE ALGONQUIN

Le Jour, Montréal, 2011, 159 p. ; 24,95 \$

Dominique Rankin est chef héréditaire et homme-médecine algonquin. Très jeune, il a été reconnu par les anciens de son peuple comme étant un enfant différent, qui devait connaître un destin singulier. En effet, aujourd'hui, il parcourt le monde « à l'invitation des peuples de toutes les nations ». Et, « [le] voilà aujourd'hui dînant avec des princes et côtoyant les Prix Nobel de la paix ». Son nom spirituel, Kapiteotak, « celui qu'on entend chanter de loin », laissait présager qu'on voudrait ainsi entendre sa voix aux quatre coins du globe. En collaboration avec la

journaliste et apprentie femme-médecine Marie-Josée Tardif, il livre dans *On nous appelait les Sauvages* un vibrant et poignant témoignage sur son parcours et sur celui de son peuple.

C'est en s'inspirant de la légende des « Sept Feux » que Dominique Rankin raconte sa vie. Même si l'existence de cette légende ne lui a été révélée qu'au début de la trentaine, elle allait avoir une très grande importance pour lui. Au point d'être désigné gardien de la ceinture *wampum* sacrée qui y est associée. Chacun des Sept Feux est un enseignement légué par un ancien ayant reçu une vision de ce que les peuples anicinapek allaient traverser au cours de leur histoire. Dominique Rankin raconte sa propre existence en associant les étapes avec les feux de la légende. Son parcours n'a pas été facile. Comme les

autres jeunes Amérindiens de l'époque, il a été arraché à sa famille et emmené dans le « pensionnat des petits Sauvages », tenu par des religieux, où on lui a enseigné, mais où il a aussi subi divers sévices et où il lui était interdit d'utiliser sa langue maternelle. Il a aussi vécu l'époque où les lieux publics étaient interdits à son peuple. Il a traversé des périodes de révolte et de déroute. Mais maintenant, il a « appris à trouver les mots pour transmettre de [son] mieux le message de paix de [ses] ancêtres, sans craindre les préjugés ou les tabous d'autrefois ».

Son livre se termine sur un message d'espoir et d'optimisme, en évoquant un Huitième Feu, « un feu éternel de paix, d'amour et de fraternité » qui s'allumera si « la race à la peau blanche [...] s'engage dans le bon chemin ».

Gaétan Bélanger